

Chapter Title: LES JUIFS SÉPHARADES À MONTRÉAL

Chapter Author(s): Yolande Cohen

Book Title: Histoires d'immigrations au Québec

Book Editor(s): GUY BERTHIAUME, CLAUDE CORBO, SOPHIE MONTREUIL

Published by: Presses de l'Université du Québec. (2014)

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/j.ctt1f117gp.10>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



Presses de l'Université du Québec is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Histoires d'immigrations au Québec*

1950

Arrivée
d'un contingent de Juifs
chassés d'Égypte

1956

Indépendance
du Maroc
et de la Tunisie

1948

CRÉATION
DE L'ÉTAT D'ISRAËL

ARRIVÉE À MONTRÉAL
DE NOMBREUX JUIFS
EXPULSÉS D'IRAK

1750

1800

1850

1900

1950

2000

1960

Début de l'arrivée massive
de Juifs francophones
en provenance du Maroc

Par

Jolande Cohen

“ Témoignage de

NEEV BENSIMHON

Artiste



LES JUIFS SÉPHARADES À MONTRÉAL

Curieuse aventure que celle qui a mené plusieurs milliers de Juifs d’Afrique du Nord à venir s’établir au Québec au moment de la dispersion de leurs communautés dans la période ouverte par la Seconde Guerre mondiale. À Montréal, où ils se retrouvent principalement au sein de l’importante communauté juive, ils découvrent l’histoire de pionniers, sujets de la Couronne britannique d’origine sépharade venus s’établir sur les rives du Saint-Laurent à la fin du XVIII^e siècle. S’ouvrira alors une nouvelle page de cette histoire improbable. Le destin de ces poignées de familles qui feront souche au Québec, donnant naissance par deux fois à une communauté sépharade multiethnique, traduit la pérennité et la force d’adaptation de ce groupe.

QUI SONT CES SÉPHARADES ? UNE HISTOIRE D'EXPULSION ET DE MIGRATIONS

Durant l'Antiquité, les Juifs de Judée et de la Galilée ont essaimé un peu partout autour de la Méditerranée, créant des communautés autochtones dans ces pays ainsi qu'en Iran (alors la Perse) et en Irak. Sous l'Empire romain, un grand mouvement de conversion au judaïsme accroît la population juive (de plus de 10 %), surtout en Afrique du Nord et en Orient. Avec la conquête de l'islam au VII^e siècle, la majeure partie des habitants autochtones de l'Afrique du Nord, les Imazighens, convertis d'abord au judaïsme, puis au christianisme, sont pratiquement tous contraints de s'islamiser. Au Moyen Âge, de nombreux lettrés juifs voyagent entre l'Afrique du Nord et l'Espagne, jetant les bases d'une aire culturelle commune et effaçant quelque peu les distinctions ethniques entre les Juifs d'Espagne et ceux de l'Afrique du Nord. C'est l'âge d'or de *Sepharad*, un terme d'origine hébraïque en usage depuis le V^e siècle, qui désigne l'Espagne et, par extension, réfère à ses habitants juifs.

Cette ère s'achève avec l'expulsion des Juifs d'Espagne et du Portugal par les rois catholiques en 1492 et en 1497. Poursuivant l'œuvre de reconquête des territoires catholiques, après l'occupation maure, l'Inquisition vise autant à établir la suprématie de la

religion catholique sur la péninsule ibérique qu'à se débarrasser des Juifs dans une vague d'antijudaïsme explicite. Forcés à se convertir, ces derniers doivent renier leur foi. Ils formeront l'importante et complexe population des Crypto-Juifs, surnommés « marranes » ou « *conversos* ». Pourchassés à leur tour, car soupçonnés de continuer de pratiquer leur judaïsme en secret, les marranes seront spoliés de tous leurs biens et traînés devant le tribunal de l'Inquisition. De nombreux Juifs prennent quant à eux la voie de l'exil et se retrouvent en Afrique du Nord, dans les Balkans, en Turquie, en Hollande (Spinoza est un Sépharade) et en Grande-Bretagne. Le marranisme et l'exil seront des expériences déterminantes dans la formation de l'identité sépharade. Ainsi, on peut dire que les pratiques d'adaptation de ces communautés à leur environnement social peuvent aller très loin sans entamer leur sentiment d'appartenance au groupe juif. En d'autres termes, elles ont appris la nécessité de maintenir leurs convictions et leurs pratiques religieuses dans l'espace privé et de faire des accommodements dans l'espace public.

Malgré tout, ces Juifs vont former, dans les pays d'Afrique du Nord et d'Orient où ils s'installent, une véritable civilisation sépharade, qui enrichit le patrimoine de commentaires sur la Bible et le Talmud, de poésie et de philosophie rédigées en arabe ou en hébreu, ainsi que de réflexions sur la science et le



L'homme d'affaires montréalais
Jesse Joseph (1817-1904).

Jesse Joseph, Montréal, Qc, 1877.

Musée McCord, Montréal, II-43721.

Photo: Notman & Sandham.

mysticisme, dont le grand Maïmonide est l'un des plus illustres représentants. Ils constituent l'un des deux grands groupes juifs, l'autre groupe étant composé de Juifs originaires de l'Europe de l'Ouest nommés Ashkénazes (d'après le nom hébreu de l'ère médiévale désignant l'Allemagne), qui s'expriment surtout en langue hébraïque, et plus tard en yiddish. Même s'ils partagent une liturgie commune, leurs rituels religieux diffèrent, de même que leur rapport à

l'histoire, surtout contemporaine (colonisation puis départ forcé pour les uns, émancipation occidentale et Shoah pour les autres).

LES PREMIÈRES MIGRATIONS SÉPHARADES À MONTRÉAL

Les premières familles juives qui arrivent au Québec, après la Conquête britannique (1759-1763), sont d'origine sépharade. Ce sont des marchands de fourrure,

des industriels et des entrepreneurs qui fondent à Montréal en 1768 la congrégation Shearith Israel (les vestiges d'Israël), la seconde congrégation du continent sur le plan de l'ancienneté et la plus ancienne au Canada. Ces Britanniques sépharades, originaires d'Espagne et du Portugal, installent la première synagogue du Canada, la Spanish and Portuguese Synagogue (SPS). Ce sont les débuts de l'organisation d'une communauté très active, avec plusieurs sociétés philanthropiques, de nombreuses activités culturelles et une intégration presque totale de ses membres dans le monde anglo-protestant avec lequel elle partage de nombreux traits, dont la langue anglaise, puisque les premiers arrivants sont majoritairement britanniques.

Au tournant du XX^e siècle, l'arrivée massive de Juifs réfugiés des pogroms antisémites de Russie, de Roumanie et de Hongrie contribue à changer durablement la configuration de cette petite communauté, qui n'a plus rien de sépharade. Dans le présent ouvrage, le chapitre de Pierre Anctil, qui traite notamment des Ashkénazes, montre comment le yiddish est rapidement devenu la troisième langue parlée à Montréal. De nouvelles institutions et synagogues sont également créées. En dehors de quelques centaines de Juifs des Balkans, qui maintiennent un rite sépharade avec la seconde génération des pionniers de la SPS, la communauté sépharade décroît rapidement dans l'entre-deux-guerres, et le bâtiment qui abrite la SPS

rue Stanley est vendu en 1946. Ce n'est qu'en 1960 que le nouvel édifice, construit rue Lemieux, ouvre ses portes.

UNE COMMUNAUTÉ JUIVE MULTIETHNIQUE – INSTITUTIONS ET POLITIQUES D'ACCUEIL

L'arrivée à Montréal des réfugiés de la Shoah marque un tournant dans la vie de la communauté juive, et va faire de la ville un centre majeur du judaïsme mondial. Un premier contingent d'immigrants juifs expulsés d'Irak après la création de l'État d'Israël en 1948 et de Juifs chassés d'Égypte en 1950 arrive à Montréal à la faveur d'une certaine libéralisation de la politique d'immigration canadienne.

Mais les Juifs des classes moyennes européens après l'indépendance du Maroc en 1956 vont faire de Montréal une de leurs destinations de choix parmi celles qui leur sont accessibles. Privés de la citoyenneté française, conférée aux Juifs d'Algérie, mais pas à ceux du Maroc et de la Tunisie, ils trouvent désirable l'immigration au Canada, comme solution de rechange à la France et à Israël. Au contraire, les Juifs algériens, qui ont acquis la nationalité française avec le décret Crémieux, feront partie des rapatriés en métropole après la guerre d'Algérie.





Synagogue Shearith Israel, rue Stanley,
Montréal, Qc, 1910-1911.

Musée McCord, Montréal, V1EW-10762.

Photo: Notman & Son.

Lorsque le Québec se dote d'un ministère de l'Immigration, en 1968, le fait de parler français devient un critère de plus en plus important dans les points accordés aux immigrants pour l'attribution du visa. Cela favorise l'arrivée d'immigrants juifs francophones des pays du Maghreb, dont une grande partie ont un parcours migratoire complexe, ayant circulé entre différents pays, dont Israël. Leur immigration est également facilitée par les services des Jewish Immigrant Aid Services et du Jewish Vocational

Service. La communauté juive de Montréal, jusque-là majoritairement anglophone, et qui a été à l'origine d'une aide massive à leur immigration, doit désormais trouver les moyens de composer avec ces nouveaux venus, même si elle n'était pas nécessairement prête à faire une place aux rituels religieux et aux traditions culturelles et sociales particulières de ces populations. Ces dernières, de leur côté, ne se considéraient nullement comme un groupe homogène. Ces communautés, qui ne se voyaient d'autres affinités que celles qu'elles avaient construites au fil des siècles dans leurs pays respectifs, se sont donc attelées à bâtir à Montréal synagogues, écoles et centres culturels et récréatifs pour s'y rassembler.

Il faut souligner ici le rôle particulier joué par la synagogue Spanish and Portuguese dans l'accueil de ces nouveaux immigrants, puisque c'est en son sein qu'ont lieu les premiers regroupements sépharades. Son identification ancienne à un judaïsme sépharade attire les nouveaux venus, qui vont y célébrer leurs premiers mariages et y faire la rencontre des autres Juifs (Séfarades de différentes origines, Ashkénazes et autres). Si les premiers contingents d'immigrants d'Irak et d'Égypte se retrouvent au sein de la SPS, ils coexistent dans un creuset multiethnique un peu cacophonique, chacun voulant imposer son rite, ses traditions et sa façon de pratiquer le judaïsme. Tous partagent une même croyance dans

les enseignements de la Torah, mais leurs interprétations diffèrent, ce qui se traduit par des rituels diversifiés et un éventail de configurations dans l'expression de la foi, des plus réformateurs aux plus orthodoxes.

Avec l'arrivée d'un grand nombre d'immigrants juifs du Maroc, une identité sépharade recomposée va cristalliser un ensemble de pratiques religieuses et culturelles nouvelles et anciennes, donnant ainsi à l'identité sépharade un essor inattendu à Montréal. Le recrutement de Salomon Amzallag, dit Samy El Maghribi, musicien et chanteur populaire très connu au Maroc, qui va exercer en tant que *hazzan* (chantre) à la SPS de 1968 à 1984, attire aussi des Juifs marocains dans cette synagogue. Par la suite, le rôle de la synagogue décroît avec la fondation d'autres congrégations et synagogues sépharades durant les années 1980 dans d'autres quartiers de la ville, et avec l'arrivée de nombreux Juifs originaires du bassin méditerranéen.

Un phénomène semblable a lieu en Israël et dans la diaspora (où les Sépharades sont aussi nommés « Mizrahi » ou « sionistes d'Orient »), mais c'est à Montréal que se concrétise l'hybridation des différentes cultures sépharades, dans ce qui est apparu comme une spécificité canadienne. À l'image du multiculturalisme canadien, les Juifs du Maghreb et du Machrek ayant participé aux grandes migrations

postcoloniales de la seconde moitié du xx^e siècle ont enrichi la palette identitaire en créant leur propre version d'une identité et d'une culture déjà présentes à Montréal, auxquelles ils ont donné la dimension d'un judaïsme oriental qui a fait florès au-delà des rives du Saint-Laurent, dans l'ensemble de la diaspora juive.

LA STRUCTURATION DE LA COMMUNAUTÉ SÉPHARADE – DU GROUPEMENT JUIF NORD-AFRICAÏN À LA COMMUNAUTÉ SÉPHARADE UNIFIÉE DU QUÉBEC

Parmi les immigrants juifs qui s'installent au Québec après 1960, les Juifs originaires du Maroc, majoritairement francophones, constituent le groupe « national » le plus nombreux, avec 7995 personnes arrivées entre 1960 et 1991. Il n'est donc pas étonnant que ce soit cette communauté qui a eu une influence majeure dans la construction de l'identité sépharade autour de la francophonie, marquant un changement au sein de la communauté juive de Montréal, jusque-là identifiée surtout aux anglophones.

Dès 1959, l'Association juive nord-africaine, devenue le Groupement juif nord-africain, affirme son projet de répondre aux besoins culturels et religieux propres à ces immigrants. Après sa mise en sommeil,

“ Est-ce que j’ai peur pour l’avenir de la communauté sépharade ?
Je ne pense pas. Nos parents ont fait ce saut-là, ils ont fait ce voyage-là, qui est un choc vraiment violent, pas seulement de température, mais où on n’a plus rien. Et je pense qu’ils ont fait un bon travail pour forger notre identité.

la Fédération sépharade des Juifs de langue française voit le jour en 1965 et devient en 1966 l’Association sépharade francophone. Avec le temps, la référence nord-africaine est effacée au profit d’une identité juive sépharade ancienne et mythique qui permet à ces immigrants d’affirmer leur différence face à la communauté juive anglophone. On voit nettement les deux principes sur lesquels se construit la différenciation : le fait sépharade (ancien) et l’attachement à la langue française (nouveau). Cette affirmation communautaire distincte se réalise dans les années 1970, avec la création de synagogues et de centres communautaires propres aux Sépharades francophones dans la région de Montréal.

On peut distinguer deux stratégies d’intégration à l’ensemble communautaire juif montréalais. La première stratégie consiste à créer, au sein des institutions juives existantes, des enclaves francophones. Ainsi, au sein du Young Men’s Hebrew Association, sont établis le District francophone, en charge des

jeunes, et le Département des adultes francophones, puis celui des jeunes adultes, qui deviennent, en 1971, le Centre communautaire juif. Plus qu’un centre de loisirs, cet établissement situé sur l’avenue de Westbury offre des programmes socioculturels et récréatifs et comprend une synagogue et une garderie. C’est un exemple de transformation de l’intérieur d’une organisation existante qui aboutit, à terme, à une organisation autonome.

Une seconde stratégie de la communauté est de créer ses propres organisations, comme la Communauté sépharade du Québec (CSQ), fondée en 1976, et des institutions indépendantes, essentiellement des synagogues dans chacune des villes dans lesquelles se sont établis ces immigrants. Sans surprise, ils s’installent d’abord dans le quartier traditionnellement juif de Montréal, à Côte-Saint-Luc, puis essaiment dans les nouvelles villes d’immigration, à Ville Saint-Laurent et enfin à Dollard-Des Ormeaux. Pour préserver et promouvoir leur identité de francophones et de Sépharades, les premiers arrivants ont recours, comme jadis leurs ancêtres au Maroc, à la structuration communautaire autour d’hommes laïques qui contrôlent les principales fonctions, y compris religieuses. Ainsi, la CSQ se dote de commissions : registres d’état civil, visite des malades, *Hevra Kadisha* (Confrérie du dernier devoir), assistance sociale (information sur les services sociaux, mise en




contact avec les organismes pouvant répondre aux besoins), information par la diffusion d'un journal (*La Voix sépharade*). En 2001, la Communauté sépharade du Québec et le Centre communautaire juif fusionneront pour donner naissance à la Communauté sépharade unifiée du Québec (CSUQ).

Dans le domaine éducatif, la création de l'école Maïmonide en 1969 constitue un moment fort de structuration communautaire. Offrant les programmes du ministère de l'Éducation du Québec aux cycles primaire et secondaire et un programme d'études juives visant à préserver et à renforcer la transmission de l'héritage juif et marocain, cette école connaît un succès sans précédent. Trois campus desservent les trois quartiers principaux où habitent ces Juifs, et à Ville Saint-Laurent, le campus a même donné à un de ses pavillons le nom de Mohammed V, en l'honneur du roi du Maroc. Une école sépharade,

créée en 1976 et affiliée à l'Alliance israélite universelle (AIU), témoigne des liens importants qui existent entre les personnels enseignants de ces écoles, souvent eux-mêmes formés à l'AIU.

Enfin, le Centre Hillel francophone est créé en 1972; il constitue la branche francophone de la Fondation B'nai Brith Hillel et dessert les étudiants de langue française des niveaux collégial et universitaire. Des étudiants de l'Université de Montréal qui y sont affiliés publient un journal, *Bleu-Blanc*, qui a fait long feu. Une quinzaine d'autres groupes, moins importants, s'adressent également aux Sépharades. La multiplicité de ces lieux culturels et culturels reflète l'importance de l'enracinement communautaire des Juifs sépharades, qui considèrent le regroupement communautaire comme indispensable au maintien de leur identité.



L'école Maïmonide, première école juive de langue française au Canada, 1969-1970.

Archives nationales du Congrès juif canadien, Comité des charités. Photographe non identifié.

Sur le plan culturel et artistique, des conférences données par des invités locaux ou de passage à Montréal, surtout à l'occasion du Festival Séfarad ou lors du Mois du livre juif, rassemblent un public nombreux. C'est dans l'humour que les Sépharades semblent s'être spécialisés et c'est à Montréal que les grands humoristes français que sont devenus Michel Boujenah et Gad Elmaleh ont fait leurs classes, ouvrant la voie à la relève. L'infatigable Ghila Sroka a également eu une influence majeure, avec la publication de ses revues *Tribune juive* et *La Parole mètèque*, dans l'hybridation des différentes identités migrantes. Quelques écrivains et cinéastes, comme Naïm Kattan et Jacques Bensimon, et des artistes visuels comme Sylvia Safdie font également partie de cette communauté.

Ainsi, une poignée de jeunes gens engagés ont participé dès les débuts à la fondation de ces institutions. Comme dans de nombreuses autres communautés au Québec, les dirigeants communautaires se recrutent essentiellement parmi les hommes âgés de 45 à 60 ans et sont issus du monde des affaires et de l'éducation. Ce sont ces dirigeants qui se trouvent à l'origine de la création en 1990 du Congrès sépharade du Canada, qui vise à développer des liens avec les communautés du reste du Canada et à représenter la CSUQ aux niveaux local et international, en

particulier auprès d'Israël. La CSUQ a été aussi affiliée au Rassemblement du judaïsme marocain.

Des tensions intercommunautaires au sein de la communauté juive de Montréal dans les années 1970 à 1990 sont liées à l'attachement de certains à la langue française à un moment où les enjeux référendaires aliènent la plupart des Juifs anglophones. Ces positions ont pu susciter une certaine hostilité chez les Ashkénazes envers les Sépharades (explicite dans le film *20 ans après...* du cinéaste Jacques Bensimon), même si ce sont les institutions ashkénazes qui ont facilité l'établissement des Sépharades à Montréal. Toutefois, nombre d'entre eux se sont intégrés plutôt au milieu québécois francophone, ce dont témoigne le mariage de Sépharades avec des Québécoises catholiques. Près de 30 % des jeunes hommes mariés à la SPS épousent des jeunes femmes qui se convertissent au judaïsme à cette occasion. Ils maintiennent leur appartenance à la communauté, dont la religion est le marqueur principal.

Ainsi, la communauté sépharade a désormais intégré la maison mère du judaïsme montréalais, au sein du «Campus juif», quadrilatère où depuis les années 1990 sont rassemblées toutes les grandes institutions juives de Montréal (le Centre communautaire juif, le centre de conférences Gelber, le théâtre Segal, la SPS rénoverée...). Ce processus, qui a mobilisé les trois

Journal du Centre Hillel, n° 4, décembre 1976.
Collections de BAnQ.

génération d'immigrants arrivés à Montréal depuis la fin des années 1960, a connu plusieurs phases. Il doit être compris comme un cas de figure exemplaire de la capacité de ces migrants de réduire les barrières, réelles ou imaginaires, avec la société d'accueil dans un contexte postcolonial. Des figures du Juif paria, parvenu ou rebelle que décrivait si bien Hannah Arendt, on passe imperceptiblement à celle du Juif nostalgique et sans histoire. Le judaïsme sépharade, désorienté par l'exil de la plupart de ses communautés autochtones, malmené et déconsidéré par les autorités essentiellement ashkénazes en Israël, va tenter de trouver dans la diaspora une complétude institutionnelle qu'il a perdue avec les migrations. Cela se traduit à Montréal par une volonté farouche de maintenir des traditions communautaires, culturelles et culinaires en particulier, qui, lorsqu'elles ne sont pas réduites à un folklore (qui menace toutes les cultures minoritaires), deviennent de véritables moyens d'une affirmation identitaire hybride et ouverte. Il ne faut pas s'étonner de voir que c'est autour de la nourriture, lieu de la convivialité retrouvée, que l'on peut entrepercevoir cet avenir. Autour de traditions culinaires exceptionnelles se rassemble aujourd'hui un petit groupe de jeunes femmes, surtout, qui ont voulu faire de la transmission de ces savoirs une nouvelle pratique identitaire plurielle et ouverte (rootsandrecipes.com).



LE PROFIL SOCIOPROFESSIONNEL DES SÉPHARADES AU RECENSEMENT DE 2001

On compte ainsi 21 215 Sépharades, soit 22,8 % des 92865 membres de la communauté juive, dans la région métropolitaine de recensement de Montréal (soit près du tiers de la population qui se dit de religion juive au Canada, laquelle se chiffre à 329995 personnes). Ils présentent les caractéristiques d'un groupe ethnique et religieux économiquement et socialement bien intégré au paysage cosmopolite montréalais. La plupart d'entre eux sont nés au Canada; 3 % sont nés au Maroc. Facilitée par la présence forte des Juifs à Montréal,

leur implantation géographique suit les contours de cette répartition ethnoreligieuse, surtout dans l'ouest de la métropole. Ils ont une situation familiale assez traditionnelle: la plupart d'entre eux vivent en couple (77,4 %), même si seulement 45,5 % se marient (33,2 % pour la population de Montréal). Ainsi, la grande majorité des enfants vivent dans une famille biparentale (89 %).

C'est une population jeune, francophone (à 80 %), dont certains membres parlent aussi l'anglais à la maison (26,5 %); les autres langues parlées traditionnellement, comme le judéo-arabe, l'hébreu et l'espagnol, ont connu un déclin considérable. Le niveau de scolarité des Sépharades est relativement plus élevé que la moyenne montréalaise: 43 % d'entre eux ont accompli 12 ans d'études, 21,4 % possèdent un diplôme collégial ou un certificat professionnel, 22,6 % un baccalauréat, 11,2 % une maîtrise et 2,8 % un doctorat ou un diplôme en médecine. Ainsi, plus d'un tiers d'entre eux possèdent un diplôme universitaire (35,7 %), soit une proportion semblable à celle du groupe juif en général, mais plus importante que celle de la population de Montréal (21,5 %), ce qui traduit une conception de l'éducation comme mode d'intégration à l'environnement québécois et nord-américain. Ce fort investissement dans l'éducation laïque a permis autant aux jeunes filles qu'aux jeunes hommes d'être scolarisés. Ce sont principalement des jeunes et des adultes en âge de travailler (26 % pour

les 25 à 44 ans et 27,9 % pour les 45 à 64 ans), plutôt que des aînés (15,5 %), qui constituent la grande majorité des membres de la communauté. Ces données issues du recensement de 2001 confirment les résultats des premières études consacrées à ces nouveaux arrivants dans les années 1970, qui concluaient à leur bonne intégration économique.

“Ma génération, on est nés ici et on se sent tout autant Québécois que Sépharades. Nos enfants vont être élevés dans des foyers sépharades parce que c'est comme ça qu'on a été élevés nous-mêmes.

La majorité des Sépharades sont des professionnels (16,2 %), des cadres supérieurs et intermédiaires (14,1 %), des travailleurs du secteur de la vente et des services (12,6 %), des employés de secrétariat et de bureau (9 %) et du personnel technique et paraprofessionnel (7,8 %). Leur contribution à la vie économique de la métropole s'est effectuée dans le textile, la confection, la chaussure et la coiffure.

“ Non, je ne parle pas arabe.
Si j’avais à apprendre l’arabe,
j’apprendrais l’arabe de mes parents
pour comprendre tout ce qu’ils
se sont dit quand je n’avais pas
le droit d’écouter !

On compte aussi parmi eux un nombre important de membres de professions libérales, de cadres dans les institutions du domaine parapublic, de la santé et des services sociaux ainsi que de professeurs dans les écoles primaires et secondaires, au collège et à l’université. Ainsi les échelles salariales reflètent bien la concentration des revenus annuels de la majorité des Sépharades dans les catégories médianes (entre 10 000 \$ et 24 000 \$), avec un revenu moyen de 23 268 \$ (légèrement plus élevé que la moyenne à Montréal et un peu plus bas que pour les Ashkénazes) : plus précisément, moins de 10 000 \$ pour le quart d’entre eux, entre 10 000 \$ et 25 000 \$ pour environ 30 %, le reste se répartissant plus ou moins également à 17 % dans la tranche des 40 000 \$ à 70 000 \$ et des 70 000 \$ à 100 000 \$. Seulement 5,2 % d’entre eux gagnent plus de 100 000 \$. Si 82 % de cette population vit au-dessus du seuil de pauvreté, avec une surreprésentation des cadres ou des professionnels (30,3 %) par rapport à l’ensemble de la population de Montréal, 17,8 % ont un revenu inférieur au seuil de pauvreté (essentiellement des aînés).

En légère augmentation démographique, la population sépharade est donc relativement bien intégrée économiquement et a démontré une adaptabilité remarquable et rapide au contexte socioculturel québécois. Elle a réussi à établir une certaine visibilité et fait connaître par différentes manifestations sa présence et son identité singulières, renouvelant ainsi le profil de la communauté juive à Montréal.

DEUX FACTEURS D’INTÉGRATION

Culturellement, les Juifs marocains se sont trouvés dans une position particulière quant à leur intégration dans la société montréalaise. Deux facteurs principaux, me semble-t-il, leur ont permis de réaliser une intégration réussie : ils ont bénéficié des institutions juives existantes pour créer leurs propres structures communautaires ainsi que de l’essor des revendications en faveur de l’affirmation du fait français au Québec. Cette forte institutionnalisation s’inscrit dans le contexte de politiques migratoires québécoises et canadiennes qui privilégient la reconnaissance et le maintien des cultures d’origine. Elles ont permis à beaucoup de Juifs sépharades, même si plusieurs se laïcisent, de continuer à pratiquer un judaïsme traditionnel qui s’appuie sur un riche patrimoine liturgique. La structure communautaire sépharade

fournit le cadre de leur enracinement identitaire en même temps qu'elle est la médiation privilégiée de leur rapport aux autres, Canadiens et Québécois.

QUEL AVENIR ?

L'arrivée de ces Juifs francophones à Montréal a permis à certains historiens du Québec d'avancer la possibilité d'une convergence entre minorités, juive et québécoise (francophones), en faisant un élément paradigmatique de l'interculturalité préconisée plus tard par Gérard Bouchard¹. Au prix de quelques distorsions, car les Québécois francophones ne sont pas une minorité au Québec, mais bien la

majorité, et l'antisémitisme présent au Québec comme au Canada n'a pas permis l'arrimage pensé par Bouchard avec les communautés juives... Cette situation paradoxale d'une communauté juive forte et vivante, mais relativement repliée sur elle-même peut aussi être interprétée comme résultant d'une mérencontre. Solitudes donc que viendrait bousculer ce petit groupe de Juifs francophones ?

Leur bonne intégration économique, leur capacité à créer leurs propres références identitaires entre judéité, francophonie et appartenance à une diaspora sépharade, et leur attachement à la religion juive, qui demeure la référence identitaire majeure (véhiculée par les synagogues, les familles et les écoles de la communauté) montrent leur volonté de s'intégrer dans l'espace nord-américain autant que dans l'espace francophone. Toutefois, il faut ajouter le caractère aléatoire et paradoxal de l'identification de ce groupe tantôt au pays d'origine, surtout au Maroc, tantôt à Israël, tantôt à la France. Les liens avec le passé de ces immigrants, qui ont été coupés de façon radicale compte tenu des conditions souvent dramatiques et précipitées de leurs départs et de leurs arrivées, laissent transparaître sous la surface lisse des statistiques des recompositions identitaires majeures, ce qui pourrait expliquer le retour de nombreux jeunes à un judaïsme très orthodoxe. Un

1. Se penchant sur les causes de l'antisémitisme, G. Bouchard ajoute à la thèse de Pierre Ancil (les Juifs porteurs de la modernité menaçant les valeurs traditionnelles) celle du développement collectif remarquable (de la communauté juive) alors que les Canadiens français empruntaient un cheminement plus incertain, ce qui aurait assuré aux Juifs une mobilité sociale ascendante aux côtés des anglophones. Ainsi l'auteur émet l'hypothèse que les « expressions d'antisémitisme canadien-français visaient moins le Juif lui-même que l'allié d'une classe dominante réprouvée [...]. Le Juif [serait] une sorte de Canadien français inversé qui aurait renoncé à une partie de son identité pour sortir de sa condition de défavorisé » (P. Ancil, I. Robinson et G. Bouchard, *Juifs et Canadiens français dans la société québécoise*, p. 27).

repli sur une religiosité stricte, qui fait des rituels de la cacherooute le marqueur principal de l'identité, s'exprime dans cette branche du judaïsme.

Dans ce non-dit (tu) et ce presque non-pensé (traumatique?) des migrations des Sépharades résideraient peut-être d'autres éléments d'interprétation de leur histoire récente. Mais je préfère voir les générations montantes, qui revendiquent cette hybridité sépharade comme leur façon d'envisager un monde ouvert, au-delà des anciens clivages et des frilosités identitaires. Les expériences des jeunes rassemblés autour de Roots and recipes et du Musée virtuel et interactif du Montréal juif en sont deux beaux exemples.

“ Je sais qui je suis: je suis Juif, Sépharade, mais d'abord Québécois et d'abord Canadien. Et tout ce qui vient avec.

BIBLIOGRAPHIE

- ANCTIL, Pierre, Ira ROBINSON et Gérard BOUCHARD (dir.), *Juifs et Canadiens français dans la société québécoise*, Sillery, Septentrion, 2000, 197 p.
- COHEN, Yolande, « Juifs au Maroc, Sépharades au Canada – Migrations et processus de construction identitaire », *Archives juives*, vol. 43, n° 2, 2010, p. 132-144.
- COHEN, Yolande, « Migrations juives marocaines au Canada ou comment devient-on sépharade? », dans Pierre ANCTIL et Ira ROBINSON (dir.), *Les communautés juives de Montréal – Histoire et enjeux contemporains*, Québec, Septentrion, 2010, p. 234-252.
- COHEN, Yolande et Linda GUERRY, « Mariages et parcours migratoires – Juifs nés au Maroc et mariés à la Spanish and Portuguese Synagogue de Montréal (1969-1981) », *Studies in Religion / Sciences religieuses*, vol. 40, n° 3, 2011, p. 293-317.
- PÂQUET, Martin, *Tracer les marges de la cité – Étranger, immigrant et État au Québec, 1627-1981*, Montréal, Boréal, 2005, 317 p.
- SHAHAR, Charles et Elizabeth PEREZ, *Analyse du recensement de 2001 – La communauté juive de Montréal. Sixième partie – La communauté sépharade*, Montréal, Fédération CJA, 2005, 51 p., <http://www.jewishdatabank.org/Studies/downloadFile.cfm?FileID=2152> (consulté le 17 octobre 2013).
- TULCHINSKY, Gerald, *Canada's Jews – A People's Journey*, Toronto, University of Toronto Press, 2008, 630 p.